

Article paru le 12 mars 2007 dans le quotidien LIBERATION à l'occasion des 4e journées francophones de la schizophrénie

**L'Association Amali
souhaite changer le regard sur des malades moins
dangereux que souffrants.**

"Maman, pourquoi les barreaux de la fenêtre bougent ?"
C'est ainsi que Naïma Trachen a compris que son fils perdait la raison. Une réalité difficile à accepter, lorsque le diagnostic médical tombe : schizophrénie. Samedi dernier, Naïma a fondé l'Association Amali (Mon espoir) avec d'autres parents de malades. Car ce drame familial s'impose en effet à de nombreux parents : 1% de la population est schizophrène, soit tout de même 300.000 personnes au Maroc. Fadya Jaber, médecin anesthésiste, sœur d'un malade et membre de l'Association, précise même : "selon l'OMS, il y aurait même 5% de schizophrènes, les 1% ne correspondant qu'aux malades les plus atteints". Une bonne dizaine de parents de malades ont décidé de créer cette association, à force de se croiser au pavillon psychiatrique du CHU. Avec pour objectif de créer un centre d'accueil pour les malades du Grand Casablanca, compte tenu des insuffisances en termes d'infrastructures. Naïma pointe en effet du doigt le manque de places aux hôpitaux : "Aux urgences, ils prennent un malade sur 10 et renvoient les autres chez eux avec une injection d'urgence", déplore-t-elle, espérant beaucoup des annonces récentes du ministre de la santé de créer des cellules psychiatriques hospitalières dans chaque ville du Maroc. " Cela fait un mois que mon fils est en crise délirante, qu'il n'est pas hospitalisé par manque de place. Ou alors on me propose une place à Tit Mellil, mais ce serait pour le mélanger avec les médicaux-légaux, les criminels. " Car tous ces parents refusent qu'on qualifie leurs enfants d'êtres dangereux. Avec des arguments rationnels : un malade qui prend son traitement chaque jour, qui est stabilisé, ne présente aucun risque. En fait, les idées reçues sur la maladie font autant souffrir que la maladie elle-même : Amali cherche justement à défaire ses idées préconçues. Les malades ne souffrent pas de dédoublement de la personnalité : ils entendent des voix, leurs sens les trompent, la réalité et l'illusion se mêlant l'une à l'autre. Au point d'avoir des convictions irrationnelles : Latifa Tihami, trésorière générale de l'association, explique ainsi l'anecdote, mi-ironique mi-dramatique, vécue avec son fils. Celui-ci insistait pour que la porte du domicile familial reste ouverte, attendant d'un

instant à l'autre Hassan II et El Basri (alors au pouvoir), avec qui il avait rendez-vous pour affaires. Les convictions irrationnelles, les voies intérieures font quelquefois plonger le malade dans le mysticisme. Plusieurs mères témoignent ainsi avoir vu leur enfant s'adonner excessivement à la religion, " faisant trois prières par nuit " raconte l'une d'elle, jusqu'à ne plus avoir aucune autre activité. D'autres s'adonnent à la drogue, là encore pour fuir une réalité si dure, si incompréhensible, pour s'apaiser. La similitude entre les deux démarches met d'accord tous les parents, certains de leurs enfants se réfugiant dans la religion comme dans une drogue. D'ailleurs, la maladie, qui fait son apparition vers l'adolescence, n'est quelquefois pas diagnostiquée, assimilée rapidement à une crise d'adolescence.

Reste l'idée reçue autour de la violence. Celle qui fait le plus de dégâts : Naïma Trouchen avoue ainsi avoir dû renoncer à son activité d'infirmière pour se consacrer à son fils. Aucune femme de ménage n'acceptait de rester avec lui dans la maison.

Violent, le malade l'est, indubitablement, en cas de crise. Mais les médicaments existants parviennent à stabiliser les malades.

Pour " dédramatiser " la maladie, Amali compte organiser, à l'occasion des 4e journées francophones de la schizophrénie, une conférence sur " le tabou autour de la schizophrénie ", à 18h à la faculté de médecine de Casablanca. Organisée par l'association Amali et la faculté, la conférence sera un moyen d'alerter l'opinion sur la relative normalité des schizophrènes, que les membres d'Amali dépeignent tous comme étant particulièrement sensibles, gentils, introvertis.

Par contre, aucun schizophrène ne recouvre une totale autonomie : lorsque la maladie se déclare, le malade perd l'habitude de se laver, de s'habiller, de prendre soin de lui.

C'est pour cela qu'à côté de l'assistance purement médicale, les schizophrènes ont besoin d'une assistance à l'autonomisation. Amali espère construire un centre d'accueil, qui, à la différence des hôpitaux, saura aller plus loin que le seul hébergement : ateliers d'activités diverses, installations sportives, etc. Pour ce faire, Amali met tous ces espoirs dans la générosité d'éventuels donateurs. A bon entendeur...